

Jean-Claude Milner, *L'arrogance du présent. Regards sur une décennie, 1965-1975*, Paris, Grasset, coll. « Figures », 2009, 252 p.

Le dernier ouvrage de Jean-Claude Milner est consacré, comme l'indique son sous-titre, à la décennie 1965-1975, c'est-à-dire à « Mai 68 et au gauchisme », plus précisément au maoïsme, et plus précisément encore à la Gauche Prolétarienne. Or, il se pourrait que les sartriens que cette période intéresse puissent trouver dans ce petit livre matière à réflexions. Milner ne se contente pas de rapporter quelques souvenirs épars : il propose une périodisation tout à fait précieuse de ces années. Il est ce faisant conduit à évoquer Sartre, à le situer, brièvement mais de façon fort précise. Que l'on me pardonne de ne retenir ici que quelques éléments de ce qu'il avance, comme aussi de la lecture de Sartre qu'il engage ; cette petite note n'a d'autre but que d'inviter chacun à lire ce texte, en signalant trois passages et en présentant deux des difficultés que, je crois, il permet d'éclairer.

Milner rappelle dès son premier chapitre, pour évoquer ce qui a précédé les années 65-75, la thématique du « compagnon de route » ; il souligne alors que Jean-Paul Sartre a construit « la doctrine complète de la posture » (p. 29). Une posture heureusement présentée sous l'invocation du paradoxe de Zénon, de la course paradoxale opposant Achille et la tortue : d'un côté le « Parti », lent, peu mobile, toujours décevant, faisant naître une impatience – mais ayant toujours raison, au bout du compte ; de l'autre, ou à côté, le compagnon de route, qui « pense plus vite », mais qui est aussi, comme Achille ou le lièvre de la fable, toujours en avance ou en retard sur les actes du Parti : « Quand à la course elle-même, décidément très carrollienne, elle doit atteindre la Révolution, laquelle est devant les coureurs dans la mesure exacte où elle est dès le départ derrière eux, comme ayant toujours déjà eu lieu ailleurs, autrefois. » (p. 28-29)

On retrouve une remarque fort précieuse sur Sartre lorsque Milner en vient à la question de la dialectique et à la façon dont cette question fut posée en France, d'abord « à coup de traductions », puis lors de la parution d'un ouvrage majeur : « Ce n'est pas un hasard si le premier grand texte philosophique de langue française sur la Révolution française s'intitule *Critique de la raison dialectique*. Dans son titre ternaire – l'a-t-il choisi ou simplement approuvé, je ne sais –, Sartre parvient à exprimer simultanément une référence à Kant, une référence à Marx et une référence à Hegel. Mais les trois termes combinés se déferaient dans l'anodin si le mot dialectique en était retiré. » (p. 35)

Enfin, lorsque Milner en vient à caractériser la façon dont les années soixante ont rompu avec la dialectique et le compagnonnage de route, « sans pour autant rompre avec la Révolution », il fait là aussi une référence judicieuse à Sartre, en reconnaissant dans la préface à *Aden Arabie* une théorisation du rejet de la position du compagnon de route, dont il s'agit de dénoncer désormais l'immobilité. Il va falloir se mettre en mouvement, et « prouver la possibilité du mouvement en politique. » (p. 40)

Sur ce retour insistant de la question du mouvement il est possible de clore ce bref appel à une lecture sartrienne du livre de Milner : disons simplement que la double articulation « mouvement / repos » et « action / passion », qui domine ce livre, est indissociable de la pensée de Sartre, même si Milner la fait jouer d'une façon non exclusivement sartrienne. Il est difficile à ce sujet, lorsqu'on lit les passages où Milner caractérise Mai 68 comme une « *action pure*, sans passivité », comme « mouvement » pour lequel « le passage à la passivité marque la fin de la politique » (p. 64), de ne pas songer à Sartre, dont le trajet fait pourtant ici, par deux fois, un écart singulier avec ce que dit Milner.

C'est qu'en effet, et tout d'abord, la question de « l'action pure » a été rencontrée par Sartre dès 1952, dans *Les Communistes et la Paix*, et comme question de ce que *doit être* l'action du Parti Communiste. Il pourrait alors être passionnant de reprendre, à partir de

l'étude de Milner, la polémique qui opposa Sartre à Lefort et Merleau-Ponty. Je songe notamment à la remarque faite par Merleau-Ponty en 1955, dans *Les Aventures de la dialectique* : « Il n'y a pas d'action digne de ce nom qui soit "action pure". L'action pure, le "Parti unanime", c'est l'action et le Parti vu de l'extérieur [...]. L'action pure, à la limite, c'est le suicide ou le meurtre. Dans les cas moyens, c'est une action imaginaire (et non pas comme croit Sartre idéale). Quand elle veut s'imposer aux choses, on la voit soudain retourner à l'irréel d'où elle est née. Elle devient... théâtre. De là cette extraordinaire description de la manifestation du 28 mai [1952] comme "théâtre dans la rue" où la population parisienne "joue le rôle de la population parisienne". » Il se pourrait bien que l'on puisse trouver ici un point de départ pour une interrogation sur la spécificité de Mai 1968.

Mais si l'on songe au refus de la passivité qui s'affirme, selon Milner, dans les événements de Mai 68, on trouvera une seconde fois à relire Sartre : cette fois les pages où la *Critique de la raison dialectique* explicite, dès 1960 (et en référence à la Révolution française), non seulement la dissolution de la sérialité dans le groupe en fusion, mais aussi la dynamique *passive*, mais *profondément politique*, qui accompagne le refroidissement de cette fusion.

Tout se passe, en somme, comme si avait eu lieu, pour Sartre (*en Sartre*), par anticipation, approximativement de 1952 à 1960, un profond débat sur la nature de l'action politique, que les événements de Mai auraient tout à la fois illustré et repris. Ce débat, cette reprise, la lecture de *L'Arrogance du présent* donnera sans doute à beaucoup d'entre nous l'envie d'en interroger à nouveau les moments essentiels ; elle permettra aussi, je pense, de les éclairer d'une lumière renouvelée.

Jean Bourgault